

**Hommage au Professeur Philippe LACOMBE
Montpellier SupAgro 20 juin 2018**

**organisé en marge du colloque de la SFER
à l'initiative de Sophie Thoyer, Présidente de la Sfer**



Marie Laure Navas



Honneur d'introduire cette session dédiée à Philippe Lacombe au titre de Montpellier SupAgro qui sous divers noms au cours du temps a servi de cadre à sa carrière.

Un moment fort pour nous tous, car rendre grâce à ses aînés est une façon non seulement de se souvenir, mais aussi de savoir qui nous sommes et vers où nous pouvons aller.

Importance de votre présence, vous si nombreux, qui nous aidez à nous souvenir et à avancer plus loin.

J'en suis d'autant plus honorée en tant qu'ancienne élève puis collègue de Philippe Lacombe .

Mon intervention sera courte et « non-protocolaire » comme le souhaite Sophie. Je voudrais juste devant vous, dont beaucoup l'ont bien mieux connu que moi, insister sur trois points liés à l'activité et la personne de Philippe Lacombe :

La « marque » de Philippe Lacombe à SupAgro s'inscrit dans une histoire, une tradition qui lie cette famille à notre école.

3 générations de Lacombe sur ce campus depuis 1946, qui accompagnent les transformations agricoles profondes connues par notre pays depuis la seconde guerre mondiale, mais aussi les changements conséquents des objets de recherche et de l'enseignement agricole.

En préparant cette intervention, et en me fondant sur ce que je sais de cette famille, je me suis dit qu'un Roger Martin du Gard provincial et moderne pourrait facilement en faire un ouvrage liant tradition, respect des institutions mais aussi la parole libre, l'exigence et l'« action en conscience » qui guident certains d'entre nous dès lors qu'il s'agit de pouvoir et du politique.

Faisant suite à cela, mon deuxième point sera sur Philippe Lacombe ou l'incarnation d'un enseignant chercheur sûr de sa liberté de parole, arrogant ou corporatiste diront certains, mais avec un souci fondamental de l'importance de ce fait pour le collectif.

Trois images pour illustrer ce point, qui, je le pense, font écho à ce que nous vivons actuellement dans l'école :

Un professeur interpellant souvent vivement la direction, mais travaillant avec elle, notamment par l'assemblée des enseignants qu'il animait, sur les sujets institutionnels et politiques. Les projets de regroupement ou de restructuration ne sont pas récents, Philippe Lacombe faisait partie de ceux qui en expliquaient les tenants, les secrets et les limites, permettant à la fois une réflexion personnelle et une position collective. Son avis éclairé serait bien utile à l'aube du regroupement entre les agros.

Il a toujours été un ardent défenseur de l'autonomie de l'EC, s'insurgeant contre l'augmentation des volumes horaires et la baisse de reconnaissance des enseignements disciplinaires. Par conséquent, il ne rendait pas son réalisé pédagogique, formule obscure qui correspond aux décomptes des heures faites ...

À la fin des années 90, J'ai aussi beaucoup travaillé avec Philippe Lacombe lors de la mise en œuvre d'une réforme de l'enseignement fondée sur la généralisation de la pluridisciplinarité... Cela a été violent ... Je me souviens aussi d'une discussion sur le parallèle entre économie et écologie, avec le mirage d'une entrée en force des mathématiques qui devrait tout résoudre... Mais en y réfléchissant , alors que j'ai l'âge qui devait être le sien à l'époque, je retrouve une forme de convergence entre ses objectifs et ceux qui sont désormais les miens : tirer les étudiants vers le haut et ne pas céder au mirage de l'innovation ou du ludique à tout prix, enseigner avec exigence des entrées disciplinaires « bien pensées », harmonisées entre elles et au service des systèmes complexes qui sont les nôtres...

J'en arrive à mon dernier point : une idée de l'exigence ... on pourrait rajouter « pour faire moderne » une idée de l'exigence qui seule permet l'excellence

J'ai déjà parlé de l'exigence vis-à-vis de la formation, et je pense que nous aurons des témoignages en ce sens de ses anciens étudiants

et de ses collègues.

Je voudrais aussi parler de l'exigence pour une recherche de qualité. Philippe Lacombe a toujours revendiqué le lien fort à la recherche, ce qui n'était pas forcément la posture majoritaire dans les années 80. La recherche dans nos écoles n'était pas forcément facile à promouvoir, avec des universitaires ne nous reconnaissant pas comme vrais EC avant le statut de 92. Il était donc nécessaire de compter dans nos rangs des EC revendiquant et portant une recherche ne se justifiant pas que par le lien à la formation mais bien par sa contribution aux avancées des connaissances pour la société... Cela voulait aussi dire s'impliquer dans les structures, être directeur d'unité puis passer sur un niveau de pilotage... Son parcours l'a parfaitement illustré, quittant l'ESR pour la recherche sur sa fin de carrière...

Curieusement, le schéma s'était inversé pendant quelques années pendant lesquelles l'école accueillait des chercheurs ayant assez cherché pour diffuser leurs savoirs et leurs réseaux à de plus jeunes... Nous y retournons actuellement, et c'est une bonne chose, pour enrichir ce lien entre formation et recherche qui est indispensable dans cette période d'accélération frénétique que nous connaissons. Pour poser les choses et rappeler le temps réel des vraies avancées.

En conclusion, je voudrais évoquer 3 souvenirs, très brefs :

Un cours sur la comptabilité nationale en 1ère année, fort aride après une nuit blanche ... Et un Philippe Lacombe invectivant les malheureux survivants qui avaient sauté directement de la fête au cours, sans avoir vraiment le temps de se clarifier les idées ...

Dans les dernières années, j'ai pu croisé Philippe Lacombe dans des lieux différents, dont l'académie d'agriculture... J'ai eu droit à des questions précises et aigües sur ma trajectoire, mes choix ... qui m'ont fait sentir à nouveau comme la jeune enseignante, assez impressionnée par le Professeur, mais n'en montrant surtout rien, quand j'animais à ses côtés l'assemblée des enseignants ou différents lieux de discussion interne...

Mais la dernière anecdote reste la plus vive. Par le jeu des hasards administratifs, j'occupe en tant que Professeure le support budgétaire libéré par Philippe Lacombe. Je sais qu'il a dit un jour à Sophie « Et dire que c'est ML Navas qui me

succède ! » Je n'ose pas imaginer ce que cela sous-entend... et je vous laisse libre de l'imaginer

Bertrand Hervieu



Philippe Lacombe et moi-même avons fait connaissance en 1981 lors du colloque de l'Association des Ruralistes Français, (l'ARF), consacré au thème de la pluriactivité en Agriculture et dont il fut le rapporteur général. C'était à l'Isle d'Abeau, dans un amphithéâtre planté dans un lieu improbable qui ressemblait à une aire d'autoroute. Nous écoutions ensemble avec la même consternation l'exposé d'un professionnel fustigeant l'idée que l'on put consacrer un colloque à cette réalité de la pluriactivité. Depuis lors nous n'avons cessé de nous croiser, à l'ARF, à la Société Française d'Economie Rurale, (la SFER), au Ministère de l'Agriculture, à Sciences Po à l'occasion des colloques consacrés aux agriculteurs dans la vie politique française, à l'IAMM, à l'Académie d'Agriculture, à l'INRA, bien sûr, où, lorsqu'il fut question de désigner un directeur scientifique pour les sciences sociales, Marion Guillou et moi avons immédiatement pensé que le nom de Philippe Lacombe s'imposait... Nous avons eu l'occasion d'effectuer des missions ensemble à l'étranger, en particulier au Viêt Nam pour y évaluer le programme « Fleuve Rouge » qu'animait Pascal Bergeret ou encore au Japon lors de la présentation de la traduction en japonais du livre « les Agriculteurs et la Politique ». Et lorsqu'il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur, c'est vers moi qu'il se tourna pour lui remettre ses insignes. Bref, au fil du temps, Philippe était devenu pour moi plus qu'un collègue.

Dès sa sortie de l'ENSA de Montpellier en 1962, Philippe Lacombe se dirige vers la recherche en économie : il est recruté comme assistant de recherche puis chargé de recherche à l'INRA et il entreprend la rédaction d'une thèse, sous la direction du Professeur Badouin ; thèse qu'il soutiendra en 1972. De ce parcours de plus d'un demi siècle, commencé en 1962 pour se clore il y a maintenant quelques mois, je retiens quatre traits caractéristiques :

Un fil rouge intellectuel; une conception du métier; une volonté d'ouverture; un sens des institutions.

Un fil rouge intellectuel :

Lorsqu'il commence ses travaux de recherche, Philippe Lacombe prend à bras le corps l'analyse d'une revendication des agriculteurs dans la période de l'après-guerre, revendication que chercheront à traiter à la fois les fameuses lois d'orientation Debré-Pisani de 1960 et 1962 mais aussi la première politique agricole commune, à savoir la parité de revenu des agriculteurs avec celui des autres catégories socio-professionnelles. Il s'intéresse à l'hétérogénéité des revenus et des structures agricoles, à l'agriculture à temps partiel, à la croissance et à l'agrandissement des exploitations, aux stratégies d'adaptation (c'est d'ailleurs le thème de sa thèse), à la double activité... Cette approche s'applique particulièrement au monde viticole dont l'étude s'offre à lui de façon première en raison de la situation géographique.

Après avoir exploré les différentes formes sociales de la production en agriculture et aux revenus correspondants, Philippe Lacombe en vient à s'intéresser aux concours publics européens, nationaux et régionaux à l'agriculture et à la place que ceux-ci occupent dans la formation du revenu agricole.

L'étude des structures et de leur hétérogénéité ainsi que de la formation des revenus à travers des sources multiples lui permet de réfléchir sur la place singulière des agriculteurs dans la société française et, par comparaison, dans d'autres sociétés, notamment la Pologne à laquelle il s'intéresse de façon suivie.

Il s'avance alors, de façon plus frontale, vers l'analyse des politiques publiques agricoles.

Diversité des agricultures et des statuts, écarts des revenus et multiplicité des sources,

spécificité de la place des agriculteurs dans la société française, politiques publiques... Telles sont la cohérence et la progression de ce parcours.

Une conception de son métier :

Philippe Lacombe était un professeur : c'était le professeur Lacombe, redouté de certains étudiants, et un chercheur. Il n'a cessé de conduire des travaux de recherche et en même temps d'enseigner. Il considérait qu'un chercheur devait enseigner pour transmettre ses idées et les clarifier ; de la même façon il estimait qu'un enseignant devait continuellement être en situation de conduire des recherches afin de se renouveler.

De même que ses recherches ont emprunté des chemins divers : travail individuel, travaux collectifs, contrats, commandes... de même sa façon d'enseigner et de transmettre a pris des formes multiples : cours magistraux-(très magistraux)-, suivis d'étudiants, directions de thèses et de mémoires – (une dizaine de directions et de jurys chaque année)-mais aussi des conférences auprès des milieux professionnels, des séminaires, des sessions de formation continue, des tables rondes ...

Une volonté d'ouverture :

Double ouverture, devrais-je dire : La première est la volonté d'inscrire ses travaux dans le débat interdisciplinaire. Tout au long de sa carrière Philippe Lacombe a manifesté intérêt et respect pour les autres disciplines des sciences sociales : la géographie, d'abord et ses travaux en témoignent, la sociologie, la science politique, l'anthropologie, l'histoire...

À la présidence de la SFER, il a promu cette ouverture interdisciplinaire. Très tôt il a rejoint l'Association des Ruralistes Français créée par Henri Mendras, Isaac Chiva et Bernard Kayser en 1972.

Les exercices de prospective de la DATAR furent encore un autre moyen pour lui de dialoguer avec les autres disciplines et de dépasser la seule question agricole pour aborder les questions spatiales, l'émergence d'une publicisation des espaces ruraux, le développement de l'urbanisme, l'importance de la définition du cadre de vie...

À l'Académie d'Agriculture, au sein de laquelle il a animé la section 4-sciences humaines et

sociales- il a toujours fait preuve d'une très grande préoccupation quant à l'équilibre des compétences et des disciplines. Il y a veillé subtilement à l'occasion des recrutements, et Nadine Vivier qui lui a succédé ne me démentira pas.

La seconde voie d'ouverture est l'international ; la Pologne, d'abord, - il a été l'un des animateurs de la coopération franco-polonaise en économie rurale, - les pays européens et l'Europe en général, le Mexique, le Viêt Nam, le Japon...

Le sens des institutions :

Philippe Lacombe a servi et respecté les institutions avec force et conviction ce qui l'autorisait à formuler les critiques qu'il jugeait nécessaire.

L'ENSA de Montpellier, d'abord, -devenue Montpellier Sup-Agro- mais tout autant l'INRA au sein duquel il a commencé sa carrière comme assistant et l'a terminée comme directeur scientifique des sciences sociales. Mais aussi le ministère de l'agriculture pour lequel il a siégé dans de multiples commissions de réflexion, de jurys de recrutement, des comités d'évaluation ou d'orientation... la DATAR, également.

Du côté des institutions agricoles, que de sessions, de commissions, de conférences, de tables rondes... n'a-t-il assurées pour la coopération, le mutualisme, les chambres d'agriculture, le syndicalisme ...

Il s'est aussi engagé auprès des Parcs Naturels Régionaux.

De ce parcours, je retiens, pour ma part, la diversité grandissante des modes d'organisation de la production, la multiplicité des sources de revenu, l'importance des concours publics- importance débattue lors de la réunion du Groupe de Seillac en 1993 et débouchant sur l'idée de contractualisation- , l'émergence des notions de territoire, de fonction résidentielle... et enfin le désaccord de Philippe Lacombe sur le caractère rentier des soutiens alors qu'il avait salué les droits à produire comme mode de régulation approprié.

Ce parcours, ce sont cinquante années fécondes d'une forte présence dans l'univers des sciences sociales et des institutions touchant à l'agriculture qui nous font regretter que Philippe ne nous ait pas laissé le livre, « son » livre

rassemblant le meilleur de ses travaux.

Egizio Valsceschini



Depuis 2005, date de sa création, Philippe Lacombe était très investi dans le comité d'Histoire de l'Inra et du Cirad. C'est surtout en tant que président de ce modeste comité par la taille, mais au projet intellectuel ambitieux, que je voudrais porter témoignage sur Philippe et lui rendre hommage.

Nous partageons avec Philippe Lacombe une culture économique universitaire, qui a eu son heure de gloire des années 1950 aux années 1970, mais qui est aujourd'hui frappée d'obsolescence, ou qui en tous cas est largement méconnue ou oubliée (il y a longtemps que les économistes ne citent plus François Perroux !). L'attrait pour cette culture mélange l'intérêt que nous partageons pour l'histoire de la pensée économique et l'importance que nous accordions à une « économie politique » faite d'ouverture aux sciences sociales et au droit. Assez naturellement, mon orientation scientifique vers l'économie néo institutionnaliste nord-américaine a beaucoup intéressé Philippe et été source de convergences intellectuelles solides. Qui connaît ce domaine sait que l'histoire économique y occupe une place importante, surtout si l'on pense aux travaux qui ont valu le « prix Nobel » à Douglass C. North. Sans développer ces points ici, je veux dire que le soutien que Philippe a apporté à l'ouverture de cet horizon scientifique a été réconfortant pour les quelques économistes qui, à l'Inra, ont développé leurs recherches dans cette direction.

Comme beaucoup d'entre nous, j'ai appris à connaître Philippe en participant avec lui, depuis

le tout début des années 1990, à plusieurs projets de longue haleine. Plus que de participation, il faudrait plutôt parler de partage. Le plus important pour moi a été la responsabilité de l'édition de la revue de la Sfer, Économie rurale, où en 1998 Philippe m'a proposé de lui succéder comme président du Comité de rédaction. La prospective « Agriculture et Territoires en 2015 » de la Datar, que Philippe a conduite avec Bertrand Hervieu de 1997 à 2000, a aussi été un long moment de réflexion collective dans un exercice qui ne nous était pas si familier et nous a donné du fil à retordre.

Venons-en au comité d'histoire. Il a été créé en 2005 par Bernard Hubert et Raphaël Larrère qui ont alors reçu l'adhésion et l'appui de Philippe. En 2011, en accord avec le « club » des anciens du comité, Philippe a proposé à la direction générale de l'Inra que j'en prenne la présidence. À cette occasion, il n'a pas manqué de m'indiquer que dans la liste des personnes pressenties, je n'étais pas le premier choix ! Pour m'avoir déjà joué ce jeu lors de ma nomination à Économie rurale, je savais que c'était là une manière de faire assez habituelle chez lui : défier et déstabiliser. Pour affirmer son pouvoir certainement, mais aussi, et je crois surtout, pour exprimer « en creux » la valeur de la tâche proposée, mettre au défi « d'être à la hauteur » ou plutôt mettre au défi de s'élever. Si l'attitude par trop professorale de Philippe pouvait être agaçante, le fait est qu'elle forçait à s'élever : réfléchir, travailler, argumenter. Ainsi pour irritante qu'elle fut, cette attitude de défi me donna plus d'ambition encore pour le projet à porter. Plus que la confiance, c'est l'estime qui compte. Je dois dire qu'à partir de ce moment, son soutien ne s'est jamais démenti, ne se laissant jamais aller à décourager telle ou telle initiative, même quand il était très dubitatif. C'était une personne encourageante et, quand cela m'a été nécessaire, réconfortante. Son apport intellectuel, vivement critique parfois, et son soutien institutionnel, m'ont été particulièrement précieux pour mener à bien la rénovation d'Archorales et, surtout, la rédaction de l'ouvrage « L'histoire de l'Inra, entre science et politique ». Il a longtemps douté de la réussite sinon de l'achèvement de cet ouvrage, mais il ne nous a jamais lâchés. Je crois qu'il n'était pas simple pour lui de voir d'autres, fussent-ils ses

amis, écrire sur une histoire qui a été en partie la sienne et qu'il a de toute façon bien connue. Quoi qu'il en soit, il n'a jamais mégoté son apport intellectuel, même quand l'exercice est devenu difficile dans les dernières semaines de l'ouvrage qui, dans un étrange parallèle, ont été aussi les dernières de sa vie. Quel regret qu'il n'ait pas pu voir l'ouvrage imprimé !

Philippe pensait que le comité d'histoire était une « petite chose » mais importante pour l'Inra et, plus largement, pour la recherche agronomique et les politiques publiques. Quand j'ai proposé aux membres du comité d'utiliser leurs connaissances et leurs expériences de l'Inra pour endosser les habits de l'historien afin de rédiger eux-mêmes des articles que nous soumettrions à des revues d'histoire, il a été immédiatement intéressé. Ainsi, il a publié deux articles dans deux numéros de la revue du CNRS Histoire de la recherche contemporaine. Le premier, « La recherche agronomique et la révolution agricole de la seconde moitié du XXe siècle : l'exemple de la prairie »¹, écrit avec Claude Béranger, lui avait donné envie de s'attaquer à son sujet de prédilection : la politique agricole. En Pierre-Benoît Joly, il a trouvé le complice intellectuel idéal pour articuler ses idées en la matière sur une « armature » socio-historique qui lui convenait très bien. Il était très heureux, et je crois assez fier, d'être arrivé au bout d'un article difficile, « Sciences sociales et politiques agricoles. Une analyse socio-historique des rapports savoir/pouvoir »², qui dans une version préliminaire avait de sévères critiques lors d'un séminaire mixte, comité d'histoire Inra-Cirad et comité d'édition de la revue. Il s'était beaucoup investi dans la recherche et le traitement de documents, étayant ainsi ses idées comme le font les historiens professionnels. Il attendait avec impatience la publication de la revue, malheureusement ici aussi elle est arrivée un moment trop tard.

L'édition de ce texte, disais-je, a été difficile. À cause de l'ampleur du travail documentaire mais surtout du fait de la largeur de la problématique qu'il voulait embrasser, le papier initial comptait près de soixante-dix pages ! Bref, j'ai eu à le tailler pour qu'il n'en reste qu'une vingtaine de pages que la revue était prête à publier. Autant vous dire que Philippe ne l'a pas vu du tout d'un

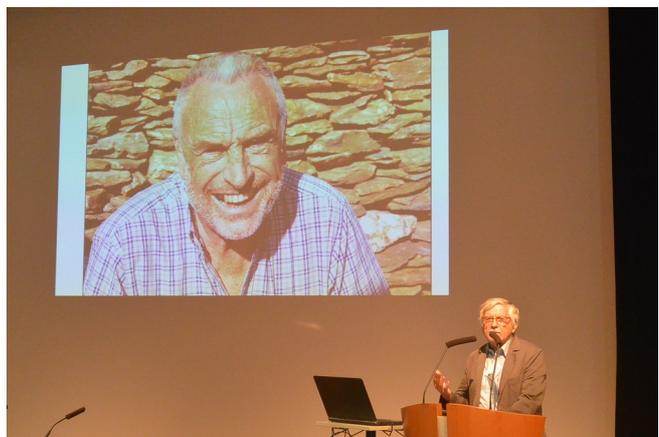
bon œil, et tout en me remerciant de ce travail bien délicat, ou plutôt indéclicat à ses yeux, il fulminait à mes propositions de coupes. Au passage je savourais là, et il le comprenait bien, une petite revanche à inverser les rôles ; en général, c'est plutôt lui qui faisait la leçon ! Il n'empêche qu'il s'est plié à la discipline éditoriale et, l'affaire bouclée, nous en avons bien plaisanté tous les deux.

Cette expérience m'a par ailleurs éclairé un peu mieux sur le rapport que Philippe entretenait à l'histoire. Autant la profondeur historique des phénomènes sociaux et économiques l'intéressait, et lui semblait d'une importance cruciale pour leur compréhension, autant désigner nommément les individus acteurs de l'histoire considérée lui posait problème ; il n'aimait pas désigner un tel ou un tel, non qu'il leur niait leur rôle d'acteur mais il rechignait à les charger d'une responsabilité qui pouvait les mettre en cause et les faire juger à titre personnel. Pour lui les protagonistes de l'histoire restaient des personnes, là où l'historien considère les personnages. De ce point de vue, je crois qu'il appréciait bien plus la sociologie, notamment la sociologie des sciences, qui met en avant les objets et pose les acteurs dans des actions et des postures stylisées.

Toutes ces expériences, échanges, discussions avec Philippe, me font apparaître chez lui des traits de personnalité et de comportement que j'ai beaucoup aimés. Les échanges, aussi vifs qu'ils aient pu être, étaient toujours animés par la curiosité, le désir d'augmenter le savoir et d'approfondir la réflexion. Sans s'empêcher la critique parfois acide, voire quelques sévères coups de griffes, il respectait profondément la liberté de penser et l'intégrité intellectuelle de ses interlocuteurs ; critique envers les idées, mais bienveillant envers ceux qui font l'effort de les travailler et de les porter. Cela a toujours été un étonnement pour moi de voir combien Philippe ne « fonctionnait » ni au jugement de valeur, ni à la rancœur ou à la rancune, mais à ce que j'appelle le « crédit d'estime ». Peut-être est-ce grâce à cela qu'il a été je crois heureux dans des institutions qui, tout en le reconnaissant et en lui donnant des responsabilités, ne l'ont jamais ménagé. S'intéresser à la pluriactivité en pleine modernisation agricole productiviste, porter la

culture de l'économie politique au moment historique de l'économie quantitative triomphante voire arrogante, soutenir les sciences sociales dans leurs diversités disciplinaires et paradigmatiques dans un milieu où les « sciences dures » font référence ; il y avait de quoi prendre des coups, de nourrir des ressentiments ou des frustrations. Philippe ne s'est jamais laissé dominer, en tous cas je ne l'ai jamais vu, par ces sentiments, leur préférant l'attention et la générosité. Et c'est en cela aussi qu'il m'a permis de m'élever. Merci Philippe.

Lucien Bourgeois



Nous nous sommes connus à la SFER dans les années 80. Philippe avait l'art de faire des synthèses de fin de colloque. Il savait réveiller une salle dont les membres étaient fatigués et ne songeaient qu'à partir prendre leur train. Il avait le verbe haut des professeurs habitués aux amphithéâtres et savait mobiliser l'attention grâce au rythme ternaire cher à Cicéron.

Il aimait à qualifier avec trois adjectifs. Je ferai de même en disant que Philippe était responsable, indigné et curieux.

Responsable : Bertrand Hervieu a énuméré les multiples occasions qui lui ont permis d'exercer son sens des responsabilités. Je ne rappellerai qu'un exemple qui concerne la SFER. Certains auraient voulu le pousser à présenter sa candidature contre Jean Marc Boussard comme Président de la SFER. Avec mes collègues du Bureau, nous nous sommes opposés à ce type de combat stérile. Il était évident que nous perdions l'un des deux candidats à l'issue du vote. Nous avons proposé à Philippe de présider le Comité de rédaction de la revue *Économie Rurale*. Il s'en

est acquitté à la perfection pendant 4 ans et nous l'avons élu ensuite à la Présidence.

Hervé Hannin

Indigné : Il aimait surprendre ses auditoires en parlant vrai.

Il aurait commencé une réunion avec des céréaliers de l'Aisne en disant « Chers collègues, Vous et moi sommes payés par l'État ». Il s'élevait souvent contre les aides au secteur des céréales.

Même repeinte en vert, une rente reste une rente. Une aide à l'hectare non plafonnée est une aide à l'agrandissement des exploitations.

Quant à la vocation exportatrice de la France, à 210 € l'hectare, cette aide correspond à une subvention de 42 € de l'heure s'il faut 5 heures pour cultiver un hectare. Avec une telle subvention à l'heure de travail, de nombreuses activités seraient hyper compétitives !

Une aide à l'hectare devient nécessairement un élément patrimonial transformé en rente foncière dès que cet hectare est vendu.

Une chose est sûre, ces aides ne facilitent ni l'emploi ni l'innovation.

Curieux : Philippe s'intéressait à tout et à tous.

Il avait l'énorme avantage de se confronter lui-même aux réalités de la gestion d'une activité agricole.

Il savait que le porc du Sud Ouest n'avait aucune chance comme « matière première » face à la concurrence bretonne ou espagnole. Il fallait le vendre pour « ajouter de la valeur ».

Habitant à Montpellier et côtoyant une entreprise viticole familiale, il avait vu le déclin du vin ordinaire et la réussite remarquable de la montée en gamme dans ce secteur qui est devenu la success story de l'agriculture française. Il faut savoir que sans les exportations de ce secteur, la balance agroalimentaire de notre pays est désormais déficitaire de plus de 5 milliards €.

Curieux au point de se lancer dans la prospective. Sollicité par Jean Louis Guifou, Directeur de la DATAR et avec l'appui de Hugues de Jouvenel, il a présidé avec autorité et souplesse un groupe qui s'est réuni tous les mois pendant deux ans sur le thème « Agricultures et territoires 2015 » qui a eu un large écho.

Merci Philippe pour tous ces bons moments.



Jeune Agro à Montpellier, la relation d'élève à Professeur ne fut pas toujours facile avec « Lacombe » ; sans qu'on sache pourquoi au début, et jusqu'à ce qu'on en tire certaines leçons, parfois tardivement, comme en écrivant ces lignes !

Il savait se montrer très rapidement exigeant et insatisfait : bien sûr il appréciait que l'on ait choisi sa spécialisation « Économie Rurale », mais très vite, il venait à déplorer notre manque de bases dans cette discipline !

Il cultivait une relation avec ses élèves qui le rendait à la fois proche et insaisissable ! Attiré par les « origines » et les « parcours » humains, il donnait de l'importance, de l'exemplarité à des camarades dans leur relation à la ville et aux campagnes, au libéralisme et au socialisme – on était en 1982-83 - mais surtout à la république et à l'église ! Et là il devenait encore plus humain, parlait de son engagement, JEC, Scouts... Puis il surprenait quand il évoquait en des termes un peu marxistes « finalement vous êtes le « produit » des hussards de la république avec vos parents professeurs » pour finir parfois un tantinet plus incisif « Hannin, vous êtes un laïcard » !

En réalité, il était d'autant plus compliqué à suivre pour des jeunes étudiants en recherche de modèles, et en ces temps idéologiques, de maîtres à penser. On aurait aimé être Lacombe ou Anti-lacombe ! Mais il n'y eut gère des uns ou des autres car là n'était pas sa vocation. Entre nous la grande question était de savoir s'il était de gauche ou de droite (il citait volontiers Maffre Baugé ! oui mais il portait une cravate !) Je

compris alors qu'il serait plus approprié d'être Lacombien que Lacombiste !

Être Lacombien, qu'est-ce que cela pouvait-il recouvrir ? Essayons en 5 points :

1. Proposer une sorte d'explication du monde dialectique un peu sur le mode « et en même temps » du président actuel, mais ses mots à lui étaient plutôt « Car enfin tout de même », comme pour prendre en étau la complexité du monde.

« Vous avez raison de vous lancer dans une thèse ... mais attention c'est extrêmement difficile, car enfin tout de même le réel ne se laisse pas faire... »

2. Adopter des sujets de prédilection eux-mêmes porteurs de paradoxes et d'ambiguïtés nombreuses et de complexité manifeste : l'agriculture périurbaine, la pluri-activité, les rendements et la qualité (c'est lui qui m'a enseigné cette relation si spécifique dans le monde viticole),...

3. Les affronter en s'armant de pluridisciplinarité ; en tout cas d'au moins deux, voire trois disciplines : il était heureux d'encadrer mon mémoire d'ingénieur réalisé avec Jacques Gautier sur la restructuration du vignoble qui fut l'un des rares bi-disciplinaires agro-éco ; et ma thèse de doctorat fut tellement socio-économique qu'il voulut convoquer 3 sociologues et 3 économistes au jury... 3 heures de débat !

4. Faire dialoguer des grilles de lecture, qui se parlaient peu par ailleurs, s'exprimant dans des revues aux pensées assez homogènes ; il convoquait alors à la fois Marx et Emmanuel Mounier, Bourdieu et Boudon et on comprenait alors qu'il ne faisait que faire partager ces conflits d'idées, les contradictions idéologiques qu'il portait un peu en lui.

5. Et dans cette confiance établie, ouvrir ses réseaux, c'était là son grand plaisir :

réseaux scientifiques, aller voir chez Bernard Delord les structures et les approches statistiques, chez Gabriel Degert l'économie des communautés dans la suite de la sociologie Gabriel de Tarde ;

réseaux professionnels, avec les syndicalistes Jean Huillet, Emilien Soulié (pourtant au passage tous plus communistes et plus laïcards que moi !)

réseaux institutionnels, et ce fut notamment ma première rencontre avec Bertrand Hervieu, alors à la DGER, à qui j'ai présenté mon projet de thèse.

Quelles belles leçons, qui me guident encore aujourd'hui quand je me trouve face à des responsabilités d'enseignement ...

Pour terminer, je voudrais dire la bienveillance, avec laquelle il a facilité mon « atterrissage » en 1998 à l'Agro quand Paul Raynaud m'a appelé, m'aidant à naviguer dans une nouvelle situation encore inconfortable entre OIV et Ministère et à choisir entre une carrière d'ingénieur ou de professeur. Philippe était encore là en 2003 pour échanger sur les méthodes prospectives et faciliter la diffusion de nos travaux de prospective viticole au sein de l'INRA ; puis pour m'ouvrir la porte de l'Académie d'Agriculture pour une conférence (et à toutes ces étapes, Bertrand Hervieu n'étant jamais loin, et souvent également déterminant...).

Enfin, last but not least, un très beau moment fut il y a 2 ou 3 ans quand il m'a invité à partager un dimanche entre le caveau viticole de Benoît, la table familiale et le jardin, celui des souvenirs...

Sincèrement, Merci Philippe.



Hommage à Philippe LACOMBE - SFER
Montpellier SupAgro 20 juin 2018

Philippe Lacombe avait une forte personnalité qui a marqué ceux qui l'ont côtoyé. Personnalité aux multiples facettes que l'on peut rassembler autour de 3 figures :

- Le savant "dormant dans ses bottes" / le savant "éclairé" le diplomate "musclé".
- Le Homme, le cavalier, courageux, exigeant et rigoureux, le regard perçant qui sait analyser le terrain, le verbe haut qui interpelle. Ses interventions au Conseil de Enseignants de l'ENSAM étaient attendues de tous et redoutées de certains. Elle auront grandement contribué à la dynamique de l'ENSAM et de nombreuses institutions publiques et professionnelles.
- Le savant, c'est bien sûr l'enseignant chercheur qui a formé de nombreux étudiants aux exigences de la démarche scientifique, forcé dans une vision pluridisciplinaire ouverte aux problèmes sociaux. Une bonne illustration en est le DEA ESATM, née par Louis Palassis, dont il a ensuite pris la direction avec Jean Marie Boisson et qu'il a contribué à développer à tel point que le diplôme, devenu HDR, est toujours actif et attractif.
- Le diplomate. J'ai vu ce talent fait d'élégance relationnelle s'exercer à de nombreuses reprises dont 2 mémorables. En premier lieu, la création de UMR sous l'impulsion vigoureuse du ministre Claude Allègre relayé par notre entrepreneur directeur de l'époque Paul RAYNAUD. Philippe L. a organisé avec la complicité de Roland SEITZ une réunion de l'Etat Major constitué de chefs de laboratoires en sciences économiques et de gestion de la place de Montpellier. Cette réunion est sortie un projet grandiose d'UMR avec 130 chercheurs, cela qui avec l'initiative par l'INRA, Moïse s'est transformé en MOISA (genre oblige) et a traversé les décennies... Après la UMR, nous avons vécu le passage douloureux de chaires magistrales aux départements d'enseignement et de recherche. Philippe était eservi sur ce projet, mais il a su faciliter la transition vers un "département de sciences économiques, sociales et de gestion" une première dans le Grand Sud !

Merci, cher collègue, ami et compagnon de route pour ce que tu nous a apporté.

Jean Louis RASTOIN

Je me souviens le jour où bon-papa m'avait grondé car j'avais allumé le gaz sans aucune raison, Louis

Hommage mérité à la droite et à l'auparavant,
M. Lacombe